

Technoscience et désocialisation : la valse-hésitation de l'Afrique

Sopie Hélène Félicité AHO

Département de Philosophie

Université Alassane Ouattara de Bouaké (Côte D'Ivoire)

feliciteaho@gmail.com

Résumé: Il est difficile aujourd'hui de parler de science sans faire référence à la technique. Ces deux champs apparemment opposés s'imbriquent pour donner naissance à la technoscience, l'une des caractéristiques de la modernité. Par ses créations, elle entraîne l'humanité dans un progrès perpétuel supposé propre à résoudre ses problèmes fondamentaux. Cependant, dans son déploiement, la technoscience détruit les valeurs traditionnelles de l'espèce humaine en créant des contre-valeurs qui l'installent dans les tourments de la désocialisation. Face à cette situation inquiétante, l'Afrique reste encore partagée entre les avantages et les dérapages technoscientifiques qui menacent l'intégrité de l'espèce humaine.

Mots-clés : Désocialisation, humain, progrès, science, technoscience, technique, tradition, valeurs.

Abstract: It is difficult today to talk about science without referring to technique. These two seemingly opposing fields intertwine to give birth to technoscience, one of the characteristics of modernity. By its creations, it brings humanity into a perpetual progress supposed to solve its fundamental problems. However, in its deployment, technoscience destroys the traditional values of the human species by creating counter-values that set it in the torment of desocialization. In the face of this worrying situation, Africa is still divided between the technoscientific advantages and slippages that threaten the integrity of the human species.

Keywords: Desocialization, human, progress, science, technoscience, technique, tradition, values.

Introduction

Un questionnement global sur le rapport de l'homme au temps et à l'être laisse appréhender une crise de l'ontologie et une convulsion du sens, soubresauts inévitables de l'évolution perpétuelle de la civilisation humaine. Il serait donc naïf d'entreprendre une réflexion sur la question et parvenir à l'établissement d'une sphère éthique sans faire référence à la menace qui plane sur l'espèce humaine, son environnement, et les raisons profondes de ce processus. Il convient donc d'évoquer le désir historique de parvenir à "l'homme nouveau", rythmé par la symbolique de Pluton où la politique, en multiples secteurs, est fondée sur un idéal de

matérialisme aveuglant. À la base de cet idéal, il y a le progrès perpétuel né de la révolution scientifique. En se libérant de l'obscurantisme, l'homme a entrevu la libération de sa pensée, faisant de la science et de la technique les outils directeurs d'une idéologie l'établissant comme « maître et possesseur de la nature » (R. Descartes, 1966, 168). La conséquence de cette idéologie donne alors corps au mythe de Prométhée, en harmonie avec le mythe judéo-chrétien, pour insuffler au monde une nouvelle conscience, en partant de l'imbrication de la science et de la technique.

Parler de technoscience, c'est faire allusion aux préoccupations accrues de la technologie dans ses innovations, c'est aussi parler du double mouvement qui unit la science à la technique, parce que dans leur évolution, la science s'est "technicisée" autant que la technique s'est "scientifisée". Mais dans ce dynamisme, la technique a tendance à se montrer plus expressive que la science. Cela donne à penser que

la technoscience est instrumentaliste et noue par ce biais des rapports privilégiés au pragmatisme (...) La technoscience est essentiellement pro-gressive, elle est une dynamique en marche, elle est opérativité, donc aussi mouvement, processus. Nous arrivons ainsi aux aspects les plus manifestes, éventuellement les plus spectaculaires, de la technoscience : sa puissance transformatrice, manipulatrice, constructiviste. G. Ottois (1992, 183-185).

Ces caractéristiques ont conduit à observer en elle un lieu de vérité. Car dans ses multiples facettes de décryptage du monde, elle donne à l'homme l'espoir de s'émanciper de lui-même, mais aussi de la nature, faisant d'elle un moyen de production et d'accumulation du capital. En participant au progrès du capitalisme, la technoscience a généré une misère économique dans la frange la plus importante de la société humaine. En l'être humain, c'est plutôt une misère culturelle et morale accentuée, que K. Marx (2008, 135) reconnaît lorsqu'il affirme que « C'est par l'intermédiaire de l'industrie que les sciences de la nature ont pénétré d'autant plus pratiquement dans la vie humaine, la transformant et préparant l'émancipation humaine, bien que, dans leurs effets immédiats, elles aient pu accentuer la déchéance de l'homme ». Les différentes phases des progrès technologiques, avec les révolutions de l'informatique, dépouillent l'homme de son autonomie et de son identité, et confèrent à la technoscience, une essence transcendante.

La vision anthropocentriste portée sur le monde depuis le siècle des lumières a permis à la science de le découvrir, et de nous apprendre beaucoup sur l'homme et son environnement. Aussi, s'unissant à la technique, reste-t-elle totalitaire, en ce sens qu'elle embrasse tous les domaines de la vie, et plie les cultures et les traditions à son règne. Cette

dimension de la technoscience est rendue possible parce qu'au fil du temps, la science théorique a été dissociée de la technique pour les besoins du capitalisme, et aussi, par la propagation du nihilisme qui a poussé F. Nietzsche (1971, 42) à cette question fondamentale : « d'où vient notre aversion pour l'homme? ». Certainement du fait que, selon lui, l'homme a perdu toute valeur en lui. Le regain de ces valeurs a généré les pensées qui ont conduit l'Occident à la réalisation de tout projet de modèle opératoire, menant à bien des entreprises disposées au contrôle et à la manipulation de tout, et de tous.

Moins qu'un sujet, l'homme est devenu un objet, un champ libéré du joug des déterminations symboliques (catégories), exposé à toutes les mutations possibles, dans sa nature, comme dans sa morphologie. Cette attitude vis-à-vis des rejetons de la technoscience confère à cette entité une dimension mystique que la société africaine redoute. Mais face à « la persuasion clandestine », comme l'indique le titre du livre de V. Packard (1998), à travers les techniques de propagande pour convaincre le conscient et l'inconscient des hommes, l'Afrique vacille, partagée entre la peur de l'inconnu et la crainte de l'eugénisme qui menace l'espèce humaine et son environnement. Situait cette réflexion dans la perspective d'un impérialisme culturel occidental déjà pesant sur le continent, comment l'Afrique peut-elle rester maître de son destin, échapper à sa condition biculturelle qui secrète des hommes de plus en plus articulés sur des référentiels sociotechniques ? Sous l'hégémonie de la mondialisation, les schèmes culturels sont conditionnés et mis à sac, orientant inexorablement le devenir de l'Afrique vers une momification dans la complexité de "l'entre-deux". Bien évidemment, en dessous du tableau du donner et du recevoir définissant la globalisation des cultures, il y a un débat, une controverse sur les catégories nouvelles de l'Occident sous-tendu a priori par une politique de domination, une toile tissée dans laquelle l'Afrique se trouve emprisonnée. Mais si "l'autre" est déjà là, et que nous ne pouvons plus l'évacuer, comment l'Afrique peut-elle rester elle-même dans un environnement où elle ne se rencontre plus? À nouveau, comme au temps colonial à l'heure du débat sur l'école des vainqueurs, l'Afrique résiste: y aller pour apprendre « à lier le bois au bois (...), (et) l'art de vaincre sans avoir raison » (C. H. Kane, 1961, 45-48) et perdre son âme, ou refuser et stagner? Comment canaliser la technoscience afin que la société ne soit définitivement décrochée des vérités naturelles, de la morale et de l'éthique?

La première partie de ce travail consistera à montrer la similitude entre la technoscience et Dieu ou le Divin. En second lieu, il s'agira d'exposer la passivité ou l'impuissance de l'Afrique face aux mutations de la nature humaine. Et enfin, une troisième et

dernière partie montrera les conséquences de la technoscience sur une société consommatrice comme l'Afrique. Aussi, cette problématique aux multiples facettes se reflétera-t-elle dans le mouvement conducteur des développements qui vont suivre.

Le premier temps s'attachera à démontrer les liens et les similitudes entre la technoscience et Dieu ou le divin créateur. Il sera ensuite déduit dans un deuxième temps les effets des mutations de la nature humaine à travers la passivité, voire l'impuissance de l'Afrique. Enfin, dans un troisième et ultime temps, seront examinées les conséquences de la technoscience sur la société africaine moderne, boulimique des succès et insuccès des progrès et pseudo-progrès étrangers.

1. Technoscience ou caricature d'un monothéisme contemporain

Le monothéisme, du grec *monos*, fait référence à une pensée qui affirme et proclame l'existence d'un dieu, non seulement unique, mais transcendant ; ce qui confère au concept de Dieu, la nature d'un nom propre distingué par le "D" majuscule. Dieu ici, selon M. Heidegger (1964, 17), est « le concept le plus général et le plus vide. Comme tel, il résiste à toute tentative de définition. Et, du reste, le concept le plus général n'a nullement besoin d'être défini. Chacun l'emploi constamment en sachant fort bien ce qu'il entend ». De ses attributs, il est à la fois unique, créateur et tout puissant. Son caractère infini inscrit sa définition dans un paradoxe qui confond la pensée à chaque tentative d'explication. En revanche, les mots comme créateur, omniprésent, immanent, etc., désignent ses qualités inhérentes qui font de lui l'être suprême. Mais face à la passivité de Dieu vis-à-vis des besoins existentiels de l'homme, les sciences sociales se sont données pour mission de comprendre le monde afin de relever les défis de leur temps. Elles ont établi des méthodes de recherche, investissant le réel pour en ressortir les lois générales. Ainsi, elles ont abouti à la méthode scientifique que B. Matalon (1996, 21) décrit comme une activité, celle « des chercheurs appartenant à des communautés, activité qui se déroule dans des institutions spécialisées, ayant leurs modes d'organisation, leurs normes et leurs usages ». Ces chercheurs ont pris le soin de s'occuper essentiellement « de ce qui est vrai, sans aucun souci de ce qui peut être utile ». Mais lorsque commence la fixation et l'intérêt sur un sujet, dans le but de satisfaire un besoin quelconque, la science cède la place à la technologie car, selon H. G. Hers (1998, 39), « contrairement à la technologie, la science est désintéressée, ayant avant tout le souci de connaître l'Univers qui nous entoure et la façon dont nous-mêmes nous fonctionnons ». Mais dans une dynamique progressive, elle a rejoint la technique, parce que les ornières du bien-être ont quelque peu forcé cette union.

Au fil du temps, les intrications de plus en plus pressantes de la société occidentale, avec les préoccupations accrues des industries, la science s'est mêlée à la technique pour former une entité plus forte incarnant le mieux l'imaginaire du progrès avec un rôle structurant. Dès lors, tout est mis en œuvre, au vu des résultats pour que le perfectionnement des outils de travail s'évalue et se poursuive. S. Latouche (1998, 672) pense qu'

en conséquence, on va se donner des échelles grâce auxquelles l'accroissement indéfini devient possible et pertinent. Cela suppose nécessairement la conviction que la "marche en avant" est toujours une amélioration, qu'il s'agit d'une chose belle et bonne, et que, réciproquement, ce qui est bon ne peut être que ce qui progresse. L'éthique se transforme alors insensiblement. L'utile devient le critère par excellence du bon, car le bien-avoir mesurable est identifié au bien-être, lui-même forme sensible du bonheur.

La technoscience devient alors un repère, le recours inévitable auquel tous les besoins font allégeance. C'est la raison principale pour laquelle elle devient la valeur et l'arrière-plan de tous les horizons sociaux. Cela emmène Gilbert Hottois à penser qu'à ce stade, les rôles sont inversés. L'homme est désormais au service de la technoscience. Et dans tous les domaines, elle le captive et mobilise ses forces. « Ses actions et ses produits, sont le fait de la collaboration d'une foule d'agents: des chercheurs de nombreuses disciplines, des techniciens et des entrepreneurs, des bailleurs de fonds et des actionnaires, des juristes et des économistes, des commerciaux et des publicistes, etc. » (G. Hottois, 2006, 32).

La technoscience devient, en effet, le symbole d'un enchevêtrement moderne. Selon G. Hottois, cet embrasement mue le milieu de l'humain et son rapport avec le transcendant en un rapport entre l'humain et lui-même, s'inventant et se transformant perpétuellement.

En transformant l'humain, la technoscience nivelle tous les versants de l'existence, bouleverse ses fondements éthiques qui, cependant, restent encore pour le monde africain le sens fondamental de ce qui peut être qualifié d'humain et pousser l'homme à un comportement éthique envers lui-même, et envers la terre. L'écoumène, c'est-à-dire, la biosphère entendue comme système éco-technico-symbolique n'est pas seulement le monde habitable, mais aussi le monde abstrait qui donne naissance et raison à toute chose. Il s'agit là de la réalité intelligible que E. Husserl (1976) saisit comme réalité intemporelle, indéfinissable et insaisissable, aussi bien par les mots que par l'intelligence humaine. Cette réalité intelligible, désigne, dans un sens général, Dieu, le transcendant qui anime le monde.

Tel que perçu, le concept de Dieu avec les attributs le caractérisant, (omniprésence, omnipotence, infini...) fait place aujourd'hui, à la technoscience qui conditionne et englobe la vie dans sa totalité, avec les mêmes attributs. C'est ce qui fait dire à E. Morin (1965, 72) que « le développement technique (...) est le premier et grand logos universel, qui pousse en avant

toute l'aventure humaine ». Des systèmes industriels aux systèmes étatiques, des systèmes capitalistes aux systèmes médicaux, aucun angle de la vie n'est en marge des révolutions technoscientifiques. Leurs outils sont au service des hommes qui en sont les commanditaires. En référence à l'anthropologie nouvelle, la révolution scientifique érode la conception traditionnelle du monde, celle où l'homme était soumis aux lois et aux règles de l'univers qui l'instruisaient et le formaient. De ce changement résulte un phénomène important: la destruction de l'ordre symbolique traditionnel séparant la sphère des valeurs de la sphère des expériences qui œuvre plutôt pour des normes objectives et rationnelles. A. Koyré (1962, 11) pense en ce sens que « l'homme, ainsi qu'on le dit parfois, a perdu sa place dans le monde ou, plus exactement peut-être, a perdu le monde même qui formait le cadre de son expérience et l'objet de son savoir, et a dû transformer et remplacer non seulement ses conceptions fondamentales, mais jusqu'aux structures mêmes de sa pensée »

En clair, des projets épistémologiques, tel que voulus par des philosophes-savants comme René Descartes, David Hume, Emmanuel Kant, etc., ont consolidé l'explication du monde phénoménal en trouvant une rationalité à chaque événement de la nature. Cette entreprise balise le début de la mécanisation du monde, où l'homme se trouve affranchi des chaînes de la métaphysique pour l'idéal d'une liberté lumineuse dans tous les sens de sa vie. Et si comme le souligne G. Hottois (2006, 20), l'activité scientifique contemporaine « favorise la recherche pour résoudre des problèmes de société et d'entreprise », il est évident que par la mise en œuvre perpétuelle de nouvelles technicités transformant le monde en un laboratoire d'expérimentation à tous les niveaux, la technoscience devienne le nouveau sacré. Objet d'adoration, et de culte, son système appelle une réelle soumission à une nouvelle " religion " qui ne condamne pas l'agnosticisme. Et si pour ce courant de pensée, l'idée de dieu et des religions n'est qu'une construction sociale pour établir l'harmonie dans les sociétés humaines, les nouveaux paradigmes culturels ne peuvent qu'être les bienvenus pour toute sorte d'inventions.

2. L'Afrique face à l'invention de l'humain : spectateur de la spirale infernale

Tout comme la révolution copernicienne qui a bouleversé à partir du XVI^e siècle les pensées et les catégories du monde, l'invention de l'homme et des humanités reste une évolution intellectuelle fondamentale en parfaite rupture avec les conceptions religieuses et traditionnelles d'avant le XVIII^e siècle. L'homme, communément appréhendé dans la double

nature de corps et d'âme par les canonistes et les philosophes, est aujourd'hui considéré comme un objet parmi tant d'autres, pouvant être sujet à transformation. Mais ce nouvel objet qu'est l'homme, renferme par analogie, deux natures : l'objet et le sujet. L'objet, c'est ce qui est sujet à manipulation, et le sujet, l'entité qui manipule ou travestit. Il en est ainsi parce que, dit-on, l'homme est un être de culture. Les inventions technologiques, faisant partie de son nouveau monde, le poussent de plus en plus à ce que H. Bergson (2013) nomme "les besoins artificiels". Ces besoins qui, au-delà de ce qui pourrait améliorer les conditions de vie de l'homme de façon classique, sont plutôt « des besoins de luxe traduisant (...) la vanité dont se gonfle souvent l'homme » (E. N. Mouellé, 2017, 19). Cette intrigue générale renvoie à la multitude d'inventions qui, aujourd'hui, érode la conception traditionnelle du monde, faisant planer sur le devenir socioculturel africain de fortes inquiétudes.

Face à l'émulation des schèmes culturels, de par les brassages, l'Afrique est pris aux pièges de pseudo-valeurs tendant à abdiquer sa personnalité de base. Avec la mondialisation qui favorise une caricature de culture quasi uniforme absorbant toutes les entreprises humaines, H. Carrier (1992, 70) pense qu'il y a un « sentiment de profonde désorientation qu'éprouvent les personnes et les groupes mis soudainement en contact avec un milieu culturel dont les traits se révèlent inconnus, incompréhensibles, menaçants ». Ces circonstances émoussent allégrement la société africaine moderne de ses valeurs culturelles et morales, parce que justement, la cosmologie de la technoscience a convié dans la société humaine entière une révolution épistémologique, occasionnant la désagrégation de l'ordre cosmologique traditionnel des peuples. Ici, la pensée de A. Peelman (1998, 42) selon laquelle « chacun de nous, dès le premier jour de sa vie, a été programmé, éduqué ou endoctriné dans une seule façon d'être humain », devient obsolète. L'homme est plutôt le fruit de son environnement. Et la civilisation industrielle et technoscientifique conditionne la société de sorte à ne laisser de place à aucune autonomie culturelle. Pour une civilisation aussi passive que la civilisation africaine pour laquelle les actions politiques et économiques sont encore latentes, parce qu'elles manquent encore d'innovation technique et scientifique de pointe convenant à leur réalité propre, le dialogue entre les Africains et leur milieu de vie ne peut que s'enliser pour faire place à l'hégémonie technoscientifique qui émeut, modèle et conditionne le quotidien par la facilité et la liberté.

Cependant, si la technoscience représente pour l'homme un espace de liberté et d'accomplissement de ses pensées, elle exprime également les risques d'une perte du spirituel. De plus en plus, l'homme s'habitue à vivre dans un monde robotisé, envahi de robotiques et d'androïdes. En lieu et place de Dieu, ce sont les appareils qui interfèrent dans

nos rapports au monde. Des rapports interhumains aux rapports virtuels, des combats corps à corps aux drones télécommandés pour anéantir l'ennemi à distance, de l'amitié charnelle aux robots comme compagnons des humains, la technoscience pose aujourd'hui, pas seulement un problème éthique, mais aussi une question philosophique qu'il convient d'analyser: comment la robotique peut-elle parvenir à créer un sentiment d'empathie avec les humains? Est-il possible pour elle de ressentir les émotions de l'humain et comment pourrait-elle lui exprimer son attachement?

Il est évident qu'en ces temps modernes, les machines, les appareils, et tous les produits de la technoscience sont constitués dans le but de satisfaire les besoins matériels et abstraits de l'homme. C'est en cela que se concrétise "la mort de Dieu" proclamée par Nietzsche. Le but de ce dernier était de renverser la table des valeurs et des croyances religieuses en mettant l'homme au centre de ses propres pensées en lieu et place de Dieu. Parce que, selon lui, la libération de l'homme et l'expression de ses capacités sont conditionnées par la mort de Dieu. Il proclame en ce sens ceci: « homme supérieur, maintenant seulement la montagne de l'avenir humain va enfanter. Dieu est mort: maintenant, nous voulons que le surhomme vive » (F. Nietzsche, 1947, 65). Le "surhomme", c'est la force créatrice de l'homme, sa liberté pour sa propre transformation et celle de son environnement, indépendamment de ses anciennes croyances, en inventant de nouvelles. Il emmène l'homme à la victoire sur lui-même, selon l'auteur. Ainsi, le vrai devient ce qui relève seulement de sa capacité de compréhension, pouvant être démontré; et la morale, elle, n'est plus celle toute faite par la société, mais celle que l'homme se construit lui-même, totalement.

Le surhomme nietzschéen, c'est donc la volonté de l'homme à transformer sa vie et tout ce qu'elle recouvre. Cela fait dire à M. G. Dantec (2000, 18) que « l'homme semble être là pour détruire l'ordre naturel, pour disséquer, dissoudre, corrompre, contaminer le monde phénoménal de ses propres expériences ». Car, aussi bien que la technoscience aide à amoindrir la souffrance physique dans les travaux manuels, à retarder la vieillesse et la mort, et à accroître les capacités intellectuelles de l'humain, elle devient simplement une extension de l'homme, étioquant en lui le caractère humain qui fait de lui un être d'exception. Face à cette transfiguration, l'Afrique reste impuissante. Car, à l'instar du monde, elle court le risque d'une aliénation pouvant empêcher l'homme africain de rester véritablement humain. L'ambivalence de la technoscience produisant simultanément le bon et le mauvais rend la société captive et la confine à l'absurde. Mais est-il illusoire de penser que l'on n'a plus le

choix, face aux multiples inventions et innovations qui font de notre ère un temps d'électronique et des techniques de l'information?

En passant par les nouvelles technologies de l'information, aussi performantes que jamais, mais source d'addictions et de dislocation sociale, en faisant allusion à la technoscience médicale et à ses bénéfices par les transplantations, mais sujet d'enlèvements et de crimes organisés pour des prélèvements d'organes sains, on peut noter une véritable régression éthique et morale, consubstantielle au progrès. Mais, pour sa survie psychologique et psychique au sein d'un monde de plus en plus technicisé, il est impossible pour l'Afrique de vivre en autarcie, car dans le système globalisé des sociétés modernes, chaque pays, chaque continent, prend l'image de l'homme, être social défini par Aristote. Selon cet auteur, l'homme ne peut exister en dehors du monde car c'est de là que provient toute la plénitude de son être. L'homme, pense-t-il, est défini par tout un ensemble de relations à partir duquel il prend conscience de lui. Il ne se réalise qu'au cœur d'une société et n'atteint son humanité que par ce qui le lie aux autres. Seulement, dans ce cas-ci, l'Afrique perd plutôt, avec les autres, son humanité.

3. Technoscience et dépersonnalisation de l'Afrique: lecture psychologique d'un paradoxe culturel

Dans ses modalités de fonctionnement, la technoscience exécute les projets cognitifs animés par la science moderne, dans l'optique de transformer et de manipuler le naturel. Méthodologiquement, elle surpasse les modalités expérimentales et objectives pour des procédés beaucoup plus techniques afin d'aboutir à ses fins. Pour M. Freitag (2002, 374), la technique tend à « fusionner avec la science pour former une " technoscience" dont le seul a priori sera la capacité de mesurer de manière probabiliste l'efficacité des procédés utilisés relativement à un but visé, quel qu'il soit ». Son projet, c'est de créer à partir des êtres et des choses existantes, un idéal humain et social qui participerait à l'épanouissement des hommes. Seulement, cet essor fait référence à une liberté sans limite où les individus ont droit à un bonheur qu'ils se conçoivent en dehors des catégories traditionnelles, et s'impose au monde entier par le vecteur de forces impérialistes. C'est la naissance d'une nouvelle civilisation inquiétante pour le monde en général, mais particulièrement l'Afrique d'autant plus qu'elle demeure encore aujourd'hui, une grande consommatrice de cultures et de civilisations extérieures.

En réfléchissant au devenir de la civilisation africaine et à l'ampleur de ses modifications, on se rend compte que, plutôt qu'un ensemble de solutions pour les sociétés africaines, la modernité et son corollaire deviennent pour elles, une préoccupation. En lieu et place d'une organisation et d'une unification, c'est une société en voie d'hétérogénéisation qui se forme, parce que « la force même qui étend son filet unificateur sur la planète – le développement technique – est celle qui en provoque les actuels désordres » (E. Morin, 1965, 71). L'Afrique n'échappe pas à cette perturbation car, malgré l'indépendance de ses États elle reste encore à la traîne de l'Occident. Dans sa recherche de nouveaux partenaires commerciaux, elle s'est engagée dans un système commercial proche du troc qu'elle entretient aujourd'hui avec la Chine. Contre ses matières premières, elle échange les infrastructures comme les hôpitaux, les routes, les réseaux électriques... et devient par-dessus tout, l'une des plus grandes consommatrices des biens et services des autres continents. En voulant peut-être se défaire de sa première emprise, celle de l'Occident, elle s'inscrit plutôt dans une spirale infernale faisant résonner à nouveau la voix de R. Dumond (1962) qui révélait que l'Afrique noire est mal partie. Ce qu'il faut souligner, c'est que ce type de rapport, où une main est tendue dans le but de demander ou de quémander, quel que soit le contrat qui le sous-tend, est toujours de nature à maintenir la main tendue dans la même position. Comme le souligne D. Moyo (2010, 24), « L'aide a rendu plus pauvres les pauvres et a ralenti la croissance ». Les milliards investis dans les pays africains en guise d'apport à leur développement depuis près d'un demi-siècle n'ont rien changé, parce que ce sont des aides qui les tiennent à l'usure, à l'image du serpent nietzschéen se mordant la queue. Dans une telle position de dépendance, comment ne pas engloutir toutes "les production-déchets" qui sortent de ces puissances?

La dépendance expose toujours à la demande et à la mendicité. C'est un état qui s'apparente à l'état de faim, leurs satisfactions n'étant que passagères. Mais la faim dont il s'agit n'est pas seulement le vide de l'estomac. C'est aussi ce qui manque à l'esprit et à l'intelligence pour réaliser ce qui participe à l'épanouissement et à l'accomplissement de notre être. La faim est l'expression du manque. Et pour gagner ce qui manque et le tenir dans la durée, il faut le cultiver et non l'emprunter constamment, car l'emprunt fait toujours objet de remboursement, et sa perpétuation maintient dans l'indigence et la dépendance. L'Afrique, et surtout l'Afrique subsaharienne, tente d'être une copie de l'Occident à tout point de vue. Elle réclame une identité culturelle qu'elle assume difficilement, parce que son ancien colonisateur lui sert ce qu'il conçoit pour ses intérêts personnels et qui, souvent, est en conflit

avec ses valeurs éthiques. Il n'est donc pas difficile de comprendre qu'ici, il n'y a pas d'aide altruiste. L'intérêt et l'égoïsme sont plutôt prédominants, tant au niveau des donateurs que des receveurs. Ces derniers utilisent les financements extérieurs dans des investissements improductifs. Et c'est là l'origine du cercle vicieux dans lequel s'inscrit le continent africain.

L'Afrique est, en effet, un marché potentiel des productions technoscientifiques qui, parfois, sont en contradiction avec son être profond. Mais parce qu'elle manque de modèle de politique scientifique bien défini qui pourrait se faire le démiurge du bond prodigieux d'une civilisation technicienne adaptée à son mode vie, à ses croyances, et à ses aspirations économiques, sociales et politiques, elle tend à tout absorber, fascinée par la force d'attraction du mirage, sans toujours en avoir la maîtrise. Or, comme le pense J. P. Darré (1999, 38), « la question de savoir, pour les classes dominées, n'est pas de ne pas savoir. Elle est d'être intimidée par le savoir d'un autre. La question du partage du savoir n'est pas celle du partage de savoir. Elle est celle de ne pas se laisser intimider ».

Pour être réaliste, l'Afrique est restée dans la transition tradition-modernité, elle n'en est pas encore sortie pour s'inscrire dans une compétence qui lui permette de prendre part aux décisions et aux actions.

L'Afrique est aux prises avec ses propres cultures, parce qu'elles ne répondent plus aux impératifs du nouveau monde qui s'impose à elle. Aussi, est-elle piégée dans les controverses et incertitudes suscitées par la modernité en matière de transformation des rapports entre l'homme et la nature, et entre l'homme et lui-même. Elle est de plus en plus confrontée à un monde où la politique, soutenue par la technoscience, tente d'évacuer l'homme, et fait paradoxalement de lui sa priorité.

Dans la posture d'une éternelle victime de la colonisation, l'Afrique oscille entre la léthargie et les convulsions de crises multiples, entendant de loin sonner le glas de l'évanescence de ses cultures. L'idée d'une hiérarchisation des cultures, d'une supériorité des cultures occidentales est un choc aspirant à tout niveler ; et l'impérialisme moderne, dans son désir de conquérir le monde, assimile les sociétés africaines, les conditionnant dans ses principes et valeurs culturelles.

CONCLUSION

La culture est un moyen d'action sur l'homme et sur son environnement en tant que milieu de vie. Elle est le domaine à partir duquel l'homme déploie sa force, sa pensée et sa connaissance, pour pallier aux situations qui s'offrent ou s'imposent à lui. Telle est l'origine du développement de la science et de la technique. Aujourd'hui, ces deux entités ont fusionné pour donner naissance à la technoscience qui, malheureusement, au-delà de ses aspects bénéfiques, étend un nouvel empire de rationalité sans âme au détriment des valeurs éthiques et morales. Sa propension accélérée menace de près l'existence profonde de l'homme, son caractère humain étant de plus en plus mis en mal par une poussée exclusive vers la satisfaction de besoins matériels et physiologiques. C'est en cela qu'elle devient pour le monde africain une préoccupation. Mais, pour paraphraser J. Ki-Zerbo, les Africains doivent éviter de rester couchés pendant longtemps sur la natte des autres.

Plutôt que vivre au crochet de l'Occident, et attendre des bailleurs de fonds "une aide fatale" qui lui impose des lignes directrices et un mode de vie aux antipodes de ses valeurs, l'Afrique doit chercher à comprendre son environnement, identifier ses problèmes et réfléchir véritablement aux solutions. En un mot, elle doit s'instruire et former des scientifiques, en tenant compte des innovations des modernités, mais également de ses réalités culturelles. C'est à cette seule condition qu'elle pourra choisir pour elle-même ce qui lui convient. Loin d'être un luxe, la recherche et la formation dans le domaine technoscientifique est une obligation pour gagner son autonomie, être productif et utile aux autres. C'est l'un des points de conscience nécessaire au rendez-vous du donner et du recevoir, conception nouvelle des composants de l'échange. Il est question ici d'une symbiose des acquis dans le but de les accroître et les améliorer. C'est en cela que la culture de l'universel prend tout son sens. C. A. Diop (1974, p. 84-88) a bien raison. « La recherche est donc la source de renouvellement du monde au sens le plus général et le plus profond. Elle pourvoit en techniques nouvelles le champ de la pratique quotidienne. Elle augmente l'emprise de l'homme sur la nature et fait de lui un agent actif de transformation du monde ».

L'Afrique pourra ainsi être transformée à sa convenance, sur la base de ses cultures et rester maître de sa technoscience. Elle pourra, de la sorte, se préserver de la crise morale vécue et propagée par la civilisation occidentale, tel un "tsunami" culturel qui anéantirait ce qu'elle a/est particulièrement, c'est-à-dire son identité.

BIBLIOGRAPHIE

- CARRIER Hervé, 1992, *Lexique de la culture. Pour l'analyse culturelle et l'inculturation*, Paris, Desclée.
- CHEIKH Anta Diop, 1974, *Perspectives de la recherche scientifique en Afrique*, in *Notes africaines*, Dakar, Institut fondamental d'Afrique noire.
- CHEIKH Hamidou Kane, 1961, *L'aventure ambiguë*, Paris, Editions 10/18.
- Darré, Jean-Pierre, 1999, *La production de connaissance pour l'action : Arguments contre le racisme de l'intelligence*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.
- DESCARTES René, 1966, *Discours de la méthode*, Paris, Gallimard.
- FREITAG Michel, 2002, *L'oubli de la société*, Sainte-Foy, Presse de l'Université de Laval.
- HOTTOIS Gilbert, 1992, « Le règne de l'opérateur », in Jacques Prades, *La technoscience. Les fractures du discours*, Paris, L'Harmattan.
- HOTTOIS Gilbert, 2006, *La technoscience : De l'origine du mot à son usage actuel*, Paris, Vrin.
- HERS Henri-Géry, 1998, *Science, non-science et fausse science*, Paris, L'Harmattan.
- HEIDEGGER Martin, 1964, *L'être et le temps*, Paris, Gallimard.
- HENDA Zaghouani-Dhaouadi, 2008, Edgar Morin, aux « fondements d'une politique de l'homme », in *Synergies Monde Arabe* n° 4.
- KARL Marx, 2008, *Sociologie critique*, Paris, Payot.
- KOYRE Alexandre, 1962, *Du monde clos à l'univers infini*, Paris, Gallimard.
- LATOUCHE Serge, 1998, « La société moderne face au défi technologique: la mégamachine et le destin », in *revue Etudes Internationales* N° 3, Paris, Karthala.
- MATALON Benjamin, 1996, *La construction de la science. De l'épistémologie à la sociologie de la connaissance scientifique*, Paris, Delachaux et Niestlé SA.
- MORIN Edgar, 1965, *Introduction à une politique de l'homme*, Editions du Seuil.
- MORIN Edgar, 1965, *Introduction à une politique de l'homme*, Paris, Editions de Seuil.
- MOYO Dambisa, 2009, *L'aide fatale, les ravages d'une aide inutile de nouvelles solutions pour l'Afrique*, Paris, J.C Lattès.
- NIETZSCHE Friedrich, 1971, *La généalogie de la morale*, Paris, Gallimard.

NIETZSCHE Friedrich, 1947, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Gallimard.

NJDO Mouellé Ebénézer, 2017, *Transhumanisme, marchands de science et avenir de l'homme*, Paris, L'harmattan.

PACKARD Vance, 1998, *La persuasion clandestine*, Paris, Calmann-Levy.

PEELMAN Achiel, 1988, *L'inculturation. L'Église et les cultures*, Paris, Desclée.

DANTEC Maurice G., 2000, *Le théâtre des opérations*, Paris, Gallimard.